

—Je comprends votre joie, mademoiselle.

—Allons, vite, fais les malles. Charlotte m'aidera seule. Dieu ! que c'est amusant un voyage. Fuir Paris, son brouillard, pour un beau soleil, un ciel pur.

—Où allons-nous donc ?

—Mais en Italie, Firmin.

—A Venise ?

—Mieux que cela, à Rome. J'ai lu *Corinne* toute la nuit ; je me croyais au Forum ou à Saint-Pierre, le plus beau monument du monde à ce que prétend Mme de Staël.

—Mais ne craignez-vous pas, par ce départ, faire énormément de peine à quelqu'un ? hasarda la gouvernante.

—Ah ! te voilà comme mon père, tu plains le marquis.

—S'il vous aime vraiment, mademoiselle, vous allez lui mettre la mort dans l'âme.

—S'il m'aime, c'est vrai, Firmin ; mais aussi, quelle joie à mon retour.

Ce n'est donc point pour l'évincer que vous avez provoqué cette absence ?

—Oh ! que tu sais peu lire dans mon cœur.

—Je ne vous comprends pas.

—C'est bien simple, pourtant. Si le marquis m'aime réellement, il ne m'aura pas oublié à mon retour, voilà tout ce que je veux savoir.

—Et alors...

—Que tu es curieuse... N'importe, je veux bien te répondre ; alors, je le croirai digne de moi.

—Et vous direz : oui.

—Avec bonheur... Mais l'heure passe ; va, va, ma bonne Firmin.

Renseignée sur tous les points, la gouvernante obéit avec empressement. Aidée par Charlotte, qui vint bientôt la rejoindre, elle eut promptement tout préparé pour le départ, et aussitôt que cette besogne fût terminée, elle se rendit en toute hâte à la villa de Neuilly.

—Pour où partez-vous ? lui dit l'inconnue, qui l'attendait impatiemment.

—Pour Rome, madame.

—Et vous partez ?

—Ce soir.

—Mais votre maîtresse n'aime donc pas le marquis ?

—Si fait ; sa cause est gagnée s'il le veut.

—Que faut-il qu'il fasse pour cela, d'après vous.

—Qu'il n'oublie pas ses amours pendant notre absence.

—Il fera mieux encore.

—Et, quoi ?

—Pardon, fit la jeune femme d'un ton impérieux, je crois que vous me questionnez ?

Mme Firmin baissa la tête en manière d'excuse. La riche étrangère posa sa main sur le timbre d'argent et le fit retentir. Schiba parut.

—Donne mille francs à madame, lui dit sa maîtresse.

—Oh ! c'est trop ! fit la gouvernante par acquit de conscience.

—Non pas, ce n'est même qu'un acompte, reprit la jeune femme ; car j'exige que vous me renseigniez sur tout ce qui se passera là-bas.

—Madame connaît mon dévouement et mon zèle.

—Oui, mais je ne crois pas inutile de les stimuler encore, si grands qu'ils puissent être déjà.

—Je lui promets de mériter ses largesses.

—J'y compte ; laissez-moi.

Madame Firmin obéit, suivie par Schiba, qui revint quelques instants après trouver sa maîtresse.

—Elle l'aime ! s'écria la jeune femme en voyant repa-

raître le Khansaman ; elle l'aime, Schiba ! Nous tenons notre vengeance. Ce départ n'est qu'une épreuve ; mais je suis lasse d'attendre, et je vais brusquer les choses. Clotilde et son père partent ce soir même pour l'Italie, il faut que le marquis les y suive dès demain. Dans un mois ainsi ils seront mariés, et dans six nous aurons terminé notre tâche.

—Que l'âme de Baxio nous aide ! fit le vieil Indien, et que Schiba nous inspire !

—Ce départ inattendu va plonger ce maudit dans l'anxiété la plus grande ; il faut qu'elle ne dure pas plus de vingt-quatre heures. Une lettre anonyme lui apprendra tout, et il courra rejoindre Clotilde.

—Nous allons le rendre bien heureux, maîtresse.

—Oui, mais il n'en souffrira que davantage après.

—C'est vrai, fit Schiba.

—Tu lui écriras ce soir un seul mot pour lui apprendre où est Clotilde, et tu le feras jeter à la boîte.

—Vous oubliez, maîtresse que nous avons encore quelqu'un à gagner à l'hôtel d'Alviella.

—Tu as raison. Le nègre Manoël, n'est-ce pas ?

—Oui ; je m'en charge. Demain, sir Perkins aura affaire à lui.

—Je m'en rapporte à toi.

Le lendemain, vers trois heures, Schiba et l'étrangère prirent place dans un coupé. Le Khansaman était redevenu le riche Anglais du bal de la baronne. Leur voiture s'engagea dans la grande avenue qui, partant du pont de Neuilly, mène à la place de la Concorde ; arrivée là, elle traversa le pont du même nom, la rue de Bourgogne, puis s'arrêta au coin de la rue du Bac.

Alors, sir Perkins descendit, et appelant un commissionnaire, lui donna avec un accent anglais très prononcé l'ordre de demander le nègre Manoël, à l'hôtel d'Alviella et de lui dire que quelqu'un désirait lui parler.

Un quart d'heure après, le palefrenier du marquis arriva. Sir Perkins était remonté dans la voiture.

—Le voilà, maîtresse, fit-il.

—Va ! va ! Schiba, répondit-elle ; je ne veux pas qu'il me voie.

Le faux Anglais descendit et fit quelques pas au devant du nègre.

—Je voudrais faire parvenir cette lettre à ton maître, lui dit-il.

Manoël jeta un regard sur son interlocuteur et satisfait par son air opulent, répondit sans hésiter :

—C'est facile.

—Fort bien, tu es intelligent, à ce que je vois.

—Je tâche, fit modestement Manoël, chez qui, depuis l'entretien qu'il avait eu avec Charles, l'esprit d'intrigue s'était soudainement développé.

—Ecoute, alors.

—Parlez !

—Il ne faut pas que le marquis sache qui t'a remis cette lettre.

—Il ne le saura pas.

—De plus, il faut que tu fasses en sorte de pouvoir me renseigner sur l'effet qu'elle aura produit. Si je suis content, cette bourse est à toi.

Manoël flaira l'or que lui tendait sir Perkins, comme un chien courant flaira une piste.

—Vous serez content, milord, fit-il, je vous le promets.

On sait déjà qu'en effet le faux Anglais dut se réjouir du choix de son messenger. Quand la voiture qui contenait Schiba et sa maîtresse reprit la route de Neuilly la nuit tombante, après que le khansaman eut remis au nègre la récompense qu'il lui avait promise :